

LE NATIONALISTE

JOURNAL DU DIMANCHE

JULES FOUR, directeur

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 20, RUE SAINTE-THERÈSE, MONTRÉAL.

Téléphone Bell : Main 3237.

LETRE de QUEBEC

MERcredi Soir

Québec, 5 mars 1909.—Il y a quelques choses... nous pourrions...

C'est véritablement mercredi soir que le bal a commencé... M. Bourassa...

De la tribu des journalistes, nous les avons défilés... C'était bien, car ce sont là...

Contrairement à toutes les traditions, — et c'est là peut-être le point le plus intéressant des débats...

O merveilleux avois vu, sur les épaules livides de Portneul, la tête l'ex-député de Saint-Jacques...

Dans sa réponse, M. Kelly fit deux déclarations des plus intéressantes : il dit d'abord que notre loi du libelle lui paraissait...

On vous l'ia dit, sans doute, M. Turgeon n'était pas... Mais, que voulez-vous...

Or, comme l'opposition n'avait que 14 membres à opposer aux 60 députés de la droite...

Quant au nœud de l'opposition, il n'y a guère à dire. Citons seulement des noms : Bourassa, Teller, Laver, d'Auteuil...

Enfin, il y avait plus de monde qu'à précédentes ouvertures, et la fête paraissait plus animée...

Contraire à l'ordinaire, l'ouverture du banquet par Sir C. A. P. Pelletier...

La séance Choquette écrit dans le "Courrier de Montmagny" à propos de Bourassa :

Vous savez, de par les règles parlementaires, il n'est permis qu'aux membres de la Chambre de manifester...

L'ovation qui a salué les dernières paroles de M. Bourassa s'explique, mais elle ne devrait pas se renouveler...

Eh bien, croiriez-vous? En dépit des ordonnances et des coutumes, quand Henri Bourassa...

Mais je me reprocherais de ne point vous rapporter quelques-uns de ces mots de Laverne à l'adresse du ministre...

Il est évident qu'un tel spectacle n'est pas ordinaire...

M. le sénateur Béique a pris récemment, contre le directeur du "Nationaliste", une action en dommages-intérêts...

Il est évident qu'un tel spectacle n'est pas ordinaire, et qu'une session qui commence ainsi...

Quant au ministre des travaux publics, il n'a jamais tenu aux électeurs, dit le député de Montmagny...

Ensuite on a procédé à la nomination d'un président de la Chambre. Lésoit tomba sur un M. Pelletier...

Parlons donc de nos petites affaires : de nos ponts, de nos routes, de nos quais...

A propos d'academie

Les académies littéraires n'ont jamais rien créé; ce sont des tribunaux d'examen...

Or, ce qui a toujours manqué à la vie littéraire canadienne-française, et ce qui lui manque plus que jamais...

Dans sa réponse, M. Kelly fit deux déclarations des plus intéressantes : il dit d'abord que notre loi du libelle lui paraissait...

Mais rien de tout cela ne saurait vous donner la moindre idée du spectacle auquel nous venons d'assister...

Pour finir, je vous dirai que les Québécois sont unanimes à trouver que la face du monde est changée...

P. S. — Grâce à l'amendement de M. Cousineau, tous les députés qui se sont fait entendre jusqu'ici...

Je pose d'abord en principe qu'un académicien doit savoir penser, savoir écrire, ou savoir exprimer de nobles pensées...

1° Les historiens qui se sont contentés de délayer les connaissances des autres...

2° Les historiens qui, sans manquer de connaissances personnelles, écrivent, qu'on me pardonne l'expression...

3° Les écrivains, poètes ou prosateurs, qui allient généralement la pauvreté de la forme à la pauvreté du fond...

4° Les écrivains qui, par un usage continu de l'anglais, ont fini par penser et s'exprimer en anglais...

Et maintenant, prenant aussi pour acquis qu'une académie littéraire doit autant que possible renfermer des représentants de tous les genres...

Pour l'histoire, — Thomas Chapais, Adrien Rivard, etc., sont bien admettables...

Pour la critique littéraire, l'abbé Camille Roy, le premier peut-être qui parmi nous montra de l'intelligence...

Pour les sciences économiques et sociales : Léon Gérin, auteur de "L'habitant de Saint-Justin", collaborateur de la "Science sociale"...

Pour l'éloquence religieuse et la théologie : Mgr Faquet, bien que, pour ma part, je ne lui trouve pas grande originalité comme orateur...

Pour la prose purement littéraire : Sylvie Clapin, dont les "Sensations de Nouvelle-France", pastiches de Bourget...

Pour la poésie, l'abbé Roy, le plus moderne des poètes, et Albert Lozeau, le représentant le plus autorisé de la jeune école...

Je conclus donc que l'abbé Roy, le plus moderne des poètes, et Albert Lozeau, le représentant le plus autorisé de la jeune école...

Je conclus donc que l'abbé Roy, le plus moderne des poètes, et Albert Lozeau, le représentant le plus autorisé de la jeune école...

Je conclus donc que l'abbé Roy, le plus moderne des poètes, et Albert Lozeau, le représentant le plus autorisé de la jeune école...

Je conclus donc que l'abbé Roy, le plus moderne des poètes, et Albert Lozeau, le représentant le plus autorisé de la jeune école...

Je conclus donc que l'abbé Roy, le plus moderne des poètes, et Albert Lozeau, le représentant le plus autorisé de la jeune école...

Et, dans la paix du soir, faisant réveurs les bois, l'Angelus au lointain planait sur le village...

Les sapins en leur deuil et l'onde de sa voix... Prièrent dans le mystère éperdu d'un autre âge...

La cigale chantait l'heure de la moisson, Et les fons engerbeurs rassemblaient les javelles...

Aux chants des charroyers, au cri d'eri des grillons, Les granges regorgaient de blondes tasseries...

Sous le comble l'avoine épandait ses haillons ; Des larmes d'or tombaient au fond des batteries...

Serein, j'ai contemplé cette épave du temps Qui s'acharne sur nous, avec des airs moroses...

En moi j'ai ressenti la cruauté des ans Qui ne respecte pas la misère des choses...

J'ai vu des moissonneurs avec leurs gerbes d'or, Qui revenaient joyeux d'espérance sèche...

Les aïeux sont partis, mais leurs enfants encor Traversent le vieil pont dans leur rude charrette...

Et je songe à ceux-là que je n'ai pas connus, Aux grands parents absents, abimés sous la terre...

Eux qui chantaient : "Le temps passé ne revient plus", Me rappellent qu'un jour, hélas ! il faut nous tairer !

Cette fois, j'étais vaincu ; nonobstant quelques vers d'une impudicence fâcheuse, voici de la poésie ou je n'y connais rien...

ces coteries et la bêtise des foules, on ceux qui pourraient, par leur prestige social ou politique...

La maison : Sulte, Chapman, l'abbé Beauharnais, LeMay, sir Wilfrid Laurier, Adélard Turgeon, Lomer, Guin, etc.

Et cette vieille boutique, révélée un instant, se reprendra bientôt à rouler. Nous nous serons tout simplement payé un ridicule de plus...

Le ministère ayant rencontré, dès les premières séances, une opposition active et agressive; M. Gouin s'étant fait jeter à la face, devant toute la députation...

Si elle se préoccupe autant de cette question, c'est purement dans l'intérêt de la nationalité, comme vous l'avez bien pensé...

Non, cela, jamais ! Ce qu'elle en dit, c'est plutôt pour être utile au groupe nationaliste. En effet, ajoutez-elle, "si la suite des débats indiquait une tendance qui ressemblerait à du parti-pris, les jours du "Nationalisme seraient complétés"

Le public veut de la discussion, dit-elle, pas de la déclamation magogique.

"De la discussion", qu'est-ce que cela pourrait bien être, au gré de la "Presse" ? Ne serait-ce point simplement un échange de vues identiques dans le style de la "Presse", une controverse tout académique entre des ministres tout dévoués à l'opposition et une opposition "qui ne pourrait pas se permettre d'être de l'avis des ministres" ?

Quant à elle, elle a trop le souci de la dignité des Chambres" pour ne pas protester contre le langage de M. Laverne et de M. Bourassa.

Je conclus donc que l'abbé Roy, le plus moderne des poètes, et Albert Lozeau, le représentant le plus autorisé de la jeune école...

Je conclus donc que l'abbé Roy, le plus moderne des poètes, et Albert Lozeau, le représentant le plus autorisé de la jeune école...

Je conclus donc que l'abbé Roy, le plus moderne des poètes, et Albert Lozeau, le représentant le plus autorisé de la jeune école...

Hommage involontaire

Le sénateur Choquette écrit dans le "Courrier de Montmagny" à propos de Bourassa :

Ce qui assurera le succès des jeunes, ce sera le travail sérieux, l'énergie, la persistance de l'effort, le courage dans l'épreuve...

Il n'y a guère à dire. Citons seulement des noms : Bourassa, Teller, Laver, d'Auteuil, Cousineau, Patere, Bernard, Sauvé, etc.

Il est évident qu'un tel spectacle n'est pas ordinaire, et qu'une session qui commence ainsi ne saurait manquer de nous mener à d'autres sujets d'étonnement.

Quant au ministre des travaux publics, il n'a jamais tenu aux électeurs, dit le député de Montmagny, d'autre langage que celui-ci : "Qu'est-ce que nous comprenons beaucoup en nous adressant à plus tôt possible leur contribution, aux bureaux du "Nationaliste", 20, rue Sainte-Thérèse, Montréal."

Quant au ministre des travaux publics, il n'a jamais tenu aux électeurs, dit le député de Montmagny, d'autre langage que celui-ci : "Qu'est-ce que nous comprenons beaucoup en nous adressant à plus tôt possible leur contribution, aux bureaux du "Nationaliste", 20, rue Sainte-Thérèse, Montréal."

AU SECOURS !

M. le sénateur Béique a pris récemment, contre le directeur du "Nationaliste", une action en dommages-intérêts, pour libelle. Ce procès, qui n'est pas intenté à la Compagnie du "Nationaliste", mais à nous personnellement...

LA DIGNITE DES CHAMBRES

Le ministère ayant rencontré, dès les premières séances, une opposition active et agressive; M. Gouin s'étant fait jeter à la face, devant toute la députation...

Si elle se préoccupe autant de cette question, c'est purement dans l'intérêt de la nationalité, comme vous l'avez bien pensé.

Non, cela, jamais ! Ce qu'elle en dit, c'est plutôt pour être utile au groupe nationaliste. En effet, ajoutez-elle, "si la suite des débats indiquait une tendance qui ressemblerait à du parti-pris, les jours du "Nationalisme seraient complétés"

Le public veut de la discussion, dit-elle, pas de la déclamation magogique.

"De la discussion", qu'est-ce que cela pourrait bien être, au gré de la "Presse" ? Ne serait-ce point simplement un échange de vues identiques dans le style de la "Presse", une controverse tout académique entre des ministres tout dévoués à l'opposition et une opposition "qui ne pourrait pas se permettre d'être de l'avis des ministres" ?

Quant à elle, elle a trop le souci de la dignité des Chambres" pour ne pas protester contre le langage de M. Laverne et de M. Bourassa.

Je conclus donc que l'abbé Roy, le plus moderne des poètes, et Albert Lozeau, le représentant le plus autorisé de la jeune école...

Je conclus donc que l'abbé Roy, le plus moderne des poètes, et Albert Lozeau, le représentant le plus autorisé de la jeune école...

Je conclus donc que l'abbé Roy, le plus moderne des poètes, et Albert Lozeau, le représentant le plus autorisé de la jeune école...

Je conclus donc que l'abbé Roy, le plus moderne des poètes, et Albert Lozeau, le représentant le plus autorisé de la jeune école...

CA MARGE DEJA AUTREMENT

Québec, 6. — Le débat sur l'adresse en réponse au discours du Trône n'est pas encore terminé. C'est la première fois, depuis des années, que le débat sur l'adresse dure si longtemps.

Le débat sur l'adresse dure si longtemps. Et ce n'est pas fini. Grâce à l'amendement proposé, tous les députés qui ont déjà parlé vont pouvoir rentrer, dans le débat.

Le débat sur l'adresse dure si longtemps. Et ce n'est pas fini. Grâce à l'amendement proposé, tous les députés qui ont déjà parlé vont pouvoir rentrer, dans le débat.

Numeros manquants

Il manque au "Nationaliste", pour compléter une collection: 1o. la feuille spéciale parue le jeudi 10 octobre 1906 à l'occasion de la vente du canal de Beauharnois; 2o. les numéros 4 et 5 de la 4e année; 3o. le numéro spécial publié le jeudi 4 juin 1908 à l'occasion de l'élection de Saint-Jacques.

Critique de pacotille

La "Presse" nous fournissait l'autre jour (le 19) un remarquable exemple du genre de critique littéraire pratiqué de tout temps par les journaux canadiens et qui a contribué plus que tout le reste à faire avorter dans l'œuf notre littérature.

Le "Centurion" du juge Routhier est l'ouvrage apprécié et l'article intitulé: "Une œuvre de maître", s'étale au haut de la page de rédaction. Vous pensez bien qu'après avoir clamé: "Oyez une merveille", on ne va pas se dédire en faisant la moindre réserve dans l'admiration prodigieuse à plein encier: des réserves, même les plus justes, froissent toujours nos auteurs; donc il n'en faut pas. En revanche la louange ne paraît jamais trop flatteuse.

Il faut voir aussi comme elle coule à pleins bords d'un bout à l'autre de cet article du critique de la "Presse". Et comme il fait une terrible dépense de termes admiratifs, on se demande à chaque instant s'ils ne vont pas lui manquer. Mais non, il en trouve toujours. C'est un tour de force.

Quelques exemples: "...notre auteur avec son érudition, son savoir encyclopédique aidant sa connaissance des hommes..." "Toute cette étude est un modèle de pénétrante psychologie. Les personnages étudiés comme sur place, sont vivants de vérité..." "C'est ici que le style de l'auteur se déploie dans toute sa gracieuse ampleur..." "C'est dans cette partie de son travail que la pensée de l'auteur prend les accents de l'éloquence la plus élevée..." "Et tout est de ce ton. On se demande après cela comment il l'a écrit, car il n'est pas de cet ordre, on a l'impression de la variété de ses inspirations. La variété, c'est qu'il changeait selon les modèles qui le copiait tour à tour — paraît un camelopardal qui prend, dit-on, la couleur des objets sur lesquels il s'arrête. Toute sa vie, Catulle Mendès pastiche la vieillesse même ne calma pas cette rage d'imiter et son madroie "Scartron" fut une réplique de "Cyano" quand il imitait moins, il devenait tout à fait détestable. On le vit bien dans cette absurde "Vierge d'Avila", qui outrageait l'art beaucoup plus encore que sainte Thérèse.

Exemple de Hugo, de Léconte de Lisle, de Baudelaire, de Banville, de Théophile Gautier, de Copée même à certains jours, et disciple de Rostand à soixante ans passés, le très habile Catulle Mendès n'eut aucune originalité comme poète.

Il en eut peut-être une comme prosateur, mais dans un genre particulièrement répugnant. Ce très habile et très brillant versificateur, qu'on prit parfois pour un lyrique, était attaché à la terre, dont il semblait aimer surtout la boue. Il cultivait avec une passion obstinée et avec le plus haïssable talent de pornographie littéraire.

Inférieur à tous les grands poètes modernes de la France, à tous ceux dont il ne fut jamais qu'un reflet éclatant et trompeur, il se montra du moins supérieur à l'Arctin.

Reconnaissons-lui ce honteux mérite. Et, alors que d'autres le louent, plaignons-le profondément!

Après cela, que M. Villemagne défende Catulle Mendès, c'est son affaire et je ne dirai pas ce qu'il en pense; mais je lui souhaite de ne pas passer, aux yeux des honnêtes gens, pour un gourmet de savants pourritures, dont le palais blasé n'est excité que par le piment d'un malodorant ragout littéraire.

Il est vrai qu'on aura toujours la ressource de faire proclamer comme "œuvres de maître", par la "Presse" et ses pareilles, tout ce qu'on voudra, y compris "Marie Calumet". Mais, à ce compte, l'immortalité académicienne s'obtiendrait à trop bon marché.

ALBRT LOZEAU.

ENCORE CATULLE MENDÈS

UNE LETTRE DE M. ALBERT LOZEAU

Monsieur le Directeur, du "Nationaliste",

Permettez-moi de répondre par quelques mots à M. Villemagne, qui juge inexacte une phrase que j'ai écrite sur Catulle Mendès, gémissement, dans le "Canada". J'ai dit, en substance: Tout bon catholique qu'il fut devenu, Copée n'avait pas moins continué d'écrire aussi bien que Mendès, sinon mieux.

Voilà ce qui a choqué M. Villemagne! ... Vernet, lui, avec qui discutais de la valeur poétique ou littéraire des "Humblés", a trouvé avec raison mon appréciation de Mendès tellement indulgente, qu'il l'a retouchée au grand désavantage de l'auteur de "Scartron".

"En voilà encore un qui n'existe pas..." dit M. Jean Vernet. Pour passer dire que Catulle Mendès est "le" "Cril", avec vous ses vers? Est-ce de la poésie? Est-ce français? Est-ce humain?

Pour finir, je soumetts à M. Villemagne l'opinion de M. Jean Lionnet sur le romancier pornographique et le poète au style emprunté que Catulle Mendès.

Vous connaissez la mort tragique du poète Catulle Mendès, dont on a trouvé le cadavre mutilé sur la voie ferrée, tout près de la gare de "Saint-Germain-en-Laye". Ses poésies ont été magnifiquement publiées, et les longs discours ont été prononcés sur sa tombe; cependant, que resterait-il de son œuvre dans quelques années?

Bien peu de chose, sans doute. Et tout ce qui plus un poète de troisième ordre, on a l'habitude de la variété de ses inspirations. La variété, c'est qu'il changeait selon les modèles qui le copiait tour à tour — paraît un camelopardal qui prend, dit-on, la couleur des objets sur lesquels il s'arrête. Toute sa vie, Catulle Mendès pastiche la vieillesse même ne calma pas cette rage d'imiter et son madroie "Scartron" fut une réplique de "Cyano" quand il imitait moins, il devenait tout à fait détestable. On le vit bien dans cette absurde "Vierge d'Avila", qui outrageait l'art beaucoup plus encore que sainte Thérèse.

Exemple de Hugo, de Léconte de Lisle, de Baudelaire, de Banville, de Théophile Gautier, de Copée même à certains jours, et disciple de Rostand à soixante ans passés, le très habile Catulle Mendès n'eut aucune originalité comme poète.

Il en eut peut-être une comme prosateur, mais dans un genre particulièrement répugnant. Ce très habile et très brillant versificateur, qu'on prit parfois pour un lyrique, était attaché à la terre, dont il semblait aimer surtout la boue. Il cultivait avec une passion obstinée et avec le plus haïssable talent de pornographie littéraire.

Inférieur à tous les grands poètes modernes de la France, à tous ceux dont il ne fut jamais qu'un reflet éclatant et trompeur, il se montra du moins supérieur à l'Arctin.

Reconnaissons-lui ce honteux mérite. Et, alors que d'autres le louent, plaignons-le profondément!

Discours du trône

Manière assez bête de dire, Puisqu'un trône ne parle point, Mais oyez toujours, pas pour rire! Car la bêtise vient de loin. Et prenant cela pour consigne, Sans tour de peur, ni plus d'émoi, Lisez derrière chaque ligne... A peu près le contraire, quoi!

Comme j'en lis, avec relâche, Assez, lecteurs, de ces bijoux, Pour vous faciliter la tâche, Je vais traduire ici, pour vous, Celui d'un bonhomme d'étoffe Du pays, le sous-gouverneur, Et je commence à l'autre strophe, Dont suit, par le fait, la teneur.

"Du Conseil, Messieurs honorables, De l'Assemblée, et vous, Messieurs, Vous êtes, ma foi, fort aimables De vous réunir en ces lieux. Moi, je n'éprouve aucune plainte De ma nouvelle dignité Et suis également sans crainte Pour la responsabilité.

"Point n'est besoin d'être si sage Et d'avoir tous les dévouements, Pour faire comme il faut l'ouvrage Que l'autre râlabà dix ans. C'est vous qui faites la chicane — A qui je dois me résigner — Et, pour le reste, en la cabane. Je n'ai, c'est connu, qu'à signer.

"Gardez donc votre bienveillance, Dont je n'ai que faire, après tout, Mais cognez-vous avec vaillance Et que porte bien chaque coup. Si parfois vous manquez d'entente, Commencez par simples échivins — Et du fait je suis dans l'attente — Je m'en lave à fond les deux mains.

tre mesure, au contraire; cependant et écrivain ne va pas jusqu'à dire que Mendès est illisible ou incompréhensible, comme on l'a écrit, en d'autres termes peut-être. Et l'extrait que vous me servez, du "Jaune", la feuille la plus hypocrite de Paris, l'organe de Biétry, député de Brest, dont les derniers hauts faits vous sont connus, n'est pas pour balancer le reste des opinions exprimées.

Certes, M. Lozeau a un talent reconnu; et je le discute d'autant moins que, n'en ayant pas du tout moi-même, je serais fort mal venu de me poser en critique littéraire. Je ne voulais que faire remarquer la netteté d'un jugement prononcé sur un grand poète — avec autant d'assurance que j'en ai parfois moi-même — par un poète beaucoup moins grand. Supposez que je me mette à critiquer les poésies de M. Lozeau, tout le monde pointerait de rire, n'est-ce pas? Et pourtant "la critique est aisée", a dit Boileau. Mais je sais parfaitement que ce n'est pas par prétention outrée que M. Lozeau a écrit sa mémorable critique. Il n'a eu qu'à suivre le courant. C'est une maladie générale, en ce pays, de ne tout voir et de ne tout juger que sous un certain angle. Hors ce qui est permis, autorisé, encouragé, rien n'est bon. Copée, Jules Lemaitre, Pierre Loti, etc., saupoudrez de tous les qualificatifs les plus élogieux, les plus pompeux, jamais vous ne pourriez être taxé d'exagération. Mais reconnaître aux de Goncourt, aux Flaubert, aux Georges Sand, aux Pierre Lotis, aux Zola, etc., une valeur réelle, cela passe tout simplement pour de l'aberration mentale.

Les hommes de lettres, comme tous les artistes à peu près, sont classés ici en deux catégories — ce qui a peut-être du bon pour la masse — les MORALEMENT bons, et les MORALEMENT mauvais, ce qui s'interprète: ceux qui écrivent bien et ceux qui écrivent mal.

Lorsque j'étais jeune, il était de bon ton, dans le cercle de mes amis d'alors, de critiquer le Sar Péladan; et à cette époque nous étions tous incapables de commander proprement une paire de bottines par écrit. Plus tard, nous avons pris en grippe Lucien Descaves, en raison de son "Sous-Off". Et ainsi de suite. Nos réactions uniquement les idées de nos parents ou de leurs relations. C'est un peu ce qui se passe aujourd'hui. Nouvelle école qui se forme, en peinture, en sculpture, en littérature, en art en général, et même chaque personnalité qui se dévoile, tout pousser des cris d'horreur aux routiniers de la pensée, gens sages et rassés. Rembrandt et Millet, Bizet et Beethoven, Molière, Gilbert, et tant d'autres, ont été méconnus à leur époque.

Si, ne tenant aucun compte de la force du Verbe et du talent déployé, nous classons comme ignobles, et par suite comme mal faites, quelques œuvres de Mendès, il en reste, je pense, qui échappent à ce reproche. N'avez-vous pas inséré vous-même quelques vers de lui?

Quant à l'homme par lui-même, on a pas à le faire entrer en cause. Sa vie, sa conduite, ses opinions et ses œuvres sont à lui seul. Quel grand homme est sans tare? Biron, La Fontaine, Alfred de Musset, n'ont-ils rien écrit autre que ce que tout le monde connaît dans les lycées de jeunes filles? S'inquiète-t-on de l'état d'ivresse dans lequel a vécu Edgar Poe, qu'on honore en ce moment à Londres, ou de l'hygiène d'Alfred de Musset, encore, dont le breuvage préféré était la bière à l'absinthe ou l'absinthe à la bière?

En somme, le but de ma première lettre n'était pas de reprocher à M. Lozeau, dont je me plais de nouveau à reconnaître le talent, un jugement que je trouve profondément injuste. J'ai voulu surtout faire remarquer cette VOLONTÉ générale de ne PAS VOULOIR juger sans parti-pris. De la part du public en général, c'est excusable, mais de la part d'esperts sérieux, ce ne l'est plus, et cela prouve la profondeur du mal.

Vous trouvez que j'ai tort de défendre Mendès. Cela n'a pas été mon principal but. Cependant, je suis fort heureux de me trouver d'accord avec Jean Ricopin, Brissou, Haracourt, et même avec M. Rostand, dont la lettre, parue dans le "Canada" d'hier (et extraite du "Figaro", notez-le bien), m'était totalement inconnue. Et je suis encore plus heureux de n'être pas, mais ô! pas du tout d'accord, avec le pontife du "Jaune".

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments les meilleurs. E.C. VILLEMAGNE.

TRANCHEE PAR UN SINGE

Longtemps avant le professeur McBride, qui, l'an dernier, en pleine Université McGill, affirmait carrément que NULLE STRUCTURE NE LAISSE AUCUN DOUTE QUE NOUS SOMMES PARTIS DU SINGE, un naturaliste, disciple de Darwin, admettait, non moins carrément, que L'HOMME EST UN SINGE ACATIDE, UN SINGE SANS QUEUE.

Décidément, la science naturaliste a le don de déséquilibrer les cerveaux. Je savais d'avance que les grands et petits chirurgiens matérialistes nient l'existence de l'âme, par la raison péremptoire qu'ils ne l'ont jamais rencontrée dans les nombreux corps ou cadavres qu'ils ont déchlorés. Je me demande cependant comment un naturaliste — lors même qu'il porterait le nom de McBride et serait professeur à l'Université McGill — ose franchir ainsi grave question, en se basant uniquement sur l'existence d'un appendice que personne, et pas plus lui que les autres, n'a jamais vu nulle part.

La place y est, je veux bien le croire, mais de là à affirmer qu'une queue y fut, il y a loin. Dans le domaine de l'histoire naturelle on a vu un chien, un chat, un veau, par exemple, n'être privés de ce qui fait le plus bel ornement de leurs races, soit! Mais, chose curieuse, chien, chat, veau sans queue, ayant vieilli, ont à leur tour donné naissance à des animaux bien conditionnés, vigoureux, et superbement caudés.

Mais alors, cette transformation, tout étrange qu'elle soit, n'est qu'un simple accident. On ne saurait changer en rien la nature, l'essence d'un être. Donc, un chat, venant au monde sans queue, ne sera, tant qu'il vivra, et même après sa mort, qu'un chat, et qui plus est, un chat auquel il manquera quelque chose; par conséquent, un chat incomplet, un chat imparfait! Mais un chat quand même.

Et l'on voudrait que l'homme se fît perfectionné en perdant queue! Allons donc! Je crois plutôt, moi, qu'il a dégenéré.

La preuve, au dire de Delphis de La Cour, en est fournie par un voyageur, dix ans prisonnier chez les singes d'une île de l'Equateur.

Si le voyageur en a menti, c'est peut-être son métier; mais l'histoire a tant de fois prouvé que ce que je tiens pour certain, c'est que le plus grand amusement des lecteurs du "Nationaliste", et la plus grande édification de M. McBride.

RECIT DU VOYAGEUR "Au cours de mes explorations à travers l'Afrique, j'échouai, après mille dangers, sur une île inconnue. Cette île, que je nommai Ile des Singes, et pour cause, me parut entièrement couverte d'arbres de toute sorte, et absolument déserte.

"De peine et de misère, me frayant un sentier, je m'avance au milieu des aloés, des cactus, quand, sur moi, brusquement, un singe tombe d'un cocotier suivi bientôt d'un deuxième, d'un troisième, de dix, de vingt, de cent, et toute une bande, enfin, qui se mettent à danser, autour de ma personne, une sarabande endiablée; me saisisant, m'entraînent, avec force singeries, dans leur camp, comme si, à leurs yeux, j'eusse été un animal fort curieux, — sans toutefois me faire aucun mal.

"Me voilà donc bel et bien prisonnier des singes. A m'échapper il ne fallait point songer: douze de ces jolis messieurs me servaient fidèlement et constamment de gardes de corps, tout en me faisant "grimaçiquement" les honneurs de leur domaine.

"L'un d'eux, cependant — comme je l'apprais plus tard, c'était la forte tête de la région — fut chargé de faire un rapport complet et détaillé sur l'animal nouveau que le Destin avait jeté dans l'île.

"Le malheureux y mit dix années entières, durant lesquelles j'étudiai la langue des singes, langue que je ne tardai pas à comprendre parfaitement, sans toutefois parvenir à l'articuler moi-même d'une façon intelligible.

"M. le singe rapporteur, ayant enfin terminé son travail, vint gravement s'asseoir sur une vieille souche, en face d'une autre souche plus vieille encore, où j'avais reçu ordre de comparaître; tandis que toute la tribu, singes, guenons et "singlets", s'installait avec force cris, gestes et grimaces, sur les cocotiers et les palmiers dalentour.

"L'assemblée une fois au complet, M. le Rapporteur se leva et magistralement, prononça de sa voix grêle et perçante les paroles suivantes:

RAPPORT DU SINGE "Messieurs, dit-il, je ne vous entretiendrai point ici de l'anthropologie ni de l'anthropomorphologie. Il vous suffira, en effet, de savoir que l'animal étrange ici présent, et qui s'appelle pompeusement "homme", n'est, ainsi qu'on peut le voir, qu'un "binome, un bipède, un mammifère; par conséquent, un animal de tout point inférieur au singe.

"Nul être sensé ne s'imaginera jamais qu'il descend de nous. "Je m'en réjette, Messieurs, à votre jugement; un bipède naquit-il jamais d'un quadrupède? N'avez-vous pas dû chercher son front sous un casque, et dépotiller son corps (en langage simiesque: "ôter son "ling") pour voir ce qu'il a sur la "peau"?

"Oui, Messieurs, et nous savons parfaitement que cet animal, nommé "homme, tient plus à sa peau qu'à sa tête. "Quand il marche, il lui faut un bâton; il enferme son corps dans un vêtement, et se trouve si laid, qu'excepté sa figure couverte de quelques poils, il cache tout de son individu.

"Et n'a gardé l'usage que de deux "mains, tandis que nous, Messieurs, nous en avons quatre. Le marteau, chez lui, remplace notre dent, et le "couteau, notre ongle. "Quand il mange, il lui faut un peigne à deux, trois ou quatre dents, qu'il nomme sa "fourchette"; or, la "notre en a cinq; le pouce et les quatre doigts. "Vient-il monter sur un arbre, il lui faut une échelle; et pour s'asseoir, un percheroir, comme un perroquet. "Enfin, cet animal d'un autre hémisphère n'a du singe que la monnaie, et c'est ce qui le rend d'échec que de nous comparer à lui.

"De tous ces faits patents, indignés, je conclus donc, Messieurs, que nous sommes une race au-dessus de la race des hommes. J.-H. MALO.

Chocolate au lait LE PL PUR LE PL FIN LE MOI CHER

Sec, Extra S ou Brut Tout véritable amateur du vin appréciera le charme d'une coupe de Champagne

La bonne immigration (Du "Canard") Bon enfant, tout de même, ce Henri, mais, mon Dieu, quelles idées!

Champagne PIPER-HEIJECK An^ec. Masson HEIJECK 1855 KUNGL. HAARDC 55 REIMS - FR

PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE Elle guérissent toutes affections bilieuses, la torpeur du foie, leux de tête, indigestions, étourdissement tous les maux causés par le mauvaionnement des voies digestives.

SCOTCH SIMPSON Aussitôt que vous en aurez 6. Son bouquet délicat et attrayant lui attire les connaissances.

Bargain sans Pareil Un bon piano Droit et un Pianiste Automatique \$335.00

ST. LAWRENCE SUGAR REFINING CO. (LIMITED) Sucres Pure de Cana "ST-LAURENT" GRANULÉ EXTRA ET CASSONDE.

FOISY FRERES, Grain des rue Ste-Catherine Est, et Sanguinol.

LA BRONCHITE Le triste hiver, tout brumeux, a fait sa réapparition, avec lui, son cortège habituel de malaises, voire même de maladies longues et tenibles.

Forte et saine emotion

Assistance publique On nous communique la circulaire suivante: Le président, les directeurs et les membres du Club Canadien ont décidé, dans un beau mouvement de charité, de donner une grande soirée, aux salons du Club, 350 rue Laquebrière-Est, au bénéfice de l'Assistance Publique. Cette fête aura lieu à la M. Carbone, soit le 18 mars prochain. On y jouera une grande partie de Euechre. De magnifiques prix sont réservés aux gagnants. Un excellent orchestre fera les frais de la musique. Un comité s'est formé pour voir aux préparatifs de cette soirée, que l'on veut faire splendide. Le Club Canadien soutiendra bien haut, en cette circonstance, sa réputation de "bien faire les choses". Les billets, au prix d'un dollar, sont en vente au Comité du Euechre, 340 rue Laquebrière-Est (s.c. Bell; Est 2919). Café, gâteau, sandwiches seront servis aux invités, à la suite du euechre. Le vestiaire sera gratuit.

Assistance publique

Assistance publique On nous communique la circulaire suivante: Le président, les directeurs et les membres du Club Canadien ont décidé, dans un beau mouvement de charité, de donner une grande soirée, aux salons du Club, 350 rue Laquebrière-Est, au bénéfice de l'Assistance Publique. Cette fête aura lieu à la M. Carbone, soit le 18 mars prochain. On y jouera une grande partie de Euechre. De magnifiques prix sont réservés aux gagnants. Un excellent orchestre fera les frais de la musique. Un comité s'est formé pour voir aux préparatifs de cette soirée, que l'on veut faire splendide. Le Club Canadien soutiendra bien haut, en cette circonstance, sa réputation de "bien faire les choses". Les billets, au prix d'un dollar, sont en vente au Comité du Euechre, 340 rue Laquebrière-Est (s.c. Bell; Est 2919). Café, gâteau, sandwiches seront servis aux invités, à la suite du euechre. Le vestiaire sera gratuit.

GRAND SUCCES de LIBRAIRIE "L'Ame Solitaire" (Poésies) Par Albert Lozeau. 2me édition. UN VOLUME DE LUXE IMPRIME A PARIS, 88 CTS. GRANGER FRERES, 43, rue Notre-Dame Ouest, C. DEOM, 47, rue Ste-Catherine Est, MONTREAL.

LA BRONCHITE Ici, un vent glacial nous gèle à l'angle d'un carrefour; là, c'est la boue, le verglas qui s'attache à nos chaussures qui recroquent humides jusqu'au soir; un autre jour, c'est la pluie et la neige qui ont mouillé nos vêtements que nous devons conserver sur nos têtes toute la journée.

Le poète et la nature

LE POÈTE:

Autrefois j'étais fier, loyal et généreux, Et j'aimais la bonté comme on aime une femme; Tel un flot débordant d'un vase précieux, Mes rêves et ma joie déborraient de mon âme.

L'aurore me versait les ardeurs de son sang Et le soir m'emplissait d'une telle allégresse, Que je ne trouvais pas de vers assez puissants Pour mettre à l'unisson le chant de ma jeunesse.

J'honorais les mendiants qui vont sur les chemins Comme des rois errants, et leur versais à boire; Le geste d'un ami qui me donnait la main Était pour moi plus beau que l'or et que la gloire.

Je croyais à l'amour, aux serments éternels, A tout ce qui semblait héroïque et sincère; Je jetais au hasard mon rêve fraternel Comme on jette un bouquet au fil d'une rivière.

Maintenant l'amitié, le rêve m'importe; Des larmes sans noblesse ont coulé sur ma joue, Et j'ai vu mon front, connaissant l'infortune D'être haï de ceux que j'aimais entre tous.

Ils m'ont abandonné dans l'ombre de la route, Ceux que j'avais nommés les frères de mon cœur; Ils ont fait grimacer tous les masques du doute, Ils ont fêtré mon nom, ils ont raillé mes pleurs.

Ils ont dit que j'allais mendier la renommée Et que je paraisais dans mon rêve déchu, Pareil à l'histoire, de sa robe blanche Montrant pour éblouir les splendeurs disparues.

L'un surtout... Je l'aimais du fond de mon enfance; Nos mères sur nos fronts jadis s'étaient soulevées, Quand on en parlait mal je prenais sa défense, Je ne pouvais vraiment pas croire à tant d'oubli!

Pourtant j'avais connu des heures solitaires De pensée et d'effort pour braver le destin; J'avais senti passer le vent de la misère Sur ma lampe tremblante aux clartés du matin.

J'adorais la beauté, je cherchais l'idéal; J'étais sur le chemin un rêveur en voyage; Au front d'un ouvrier mon front était égal, Je ne méritais pas de lauriers ni d'outrages.

Mon rêve pour de l'or ne s'était pas vendu, Je n'avais pas livré mon cœur pour qu'on m'acclame... Avec les pharisiens ceux qui m'ont confondu Ont-ils bien regardé dans le fond de leur âme?

Ont-ils l'amour de la justice et du pardon? Ne sent-ils pas fait l'automne afin que l'on le sache? Peuvent-ils en rentrant le soir dans leur maison, S'asseoir joyeux, disant: "Seigneur, j'ai fait ma tâche?"

Il n'importe! O nature, à ta bonté j'aspire! C'est assez d'avoir entendu tes vents chanter Dans tes bois de sapins comme en de grandes lyres, Pour avoir oublié ceux qui m'ont insulté.

Tu m'offres des festins de rayons et de fleurs Où tu n'admettrais pas tous ces pâles convives; Ils ne hantent jamais à la coupe des pleurs, L'infinie douceur d'amour dont je m'enivre.

Tu me fais un manteau de tes ravonnements Et tu tresses pour moi des couronnes d'étoiles; O nature! je suis ton fils et ton enfant, Roule-moi dans tes ilôts, berce-moi dans tes voiles...

(Le Poème de la Jeunesse) MAURICE MAGRE.

Une lettre de M. Rostand

Toujours à propos de Catulle Mendès, un lecteur nous défie d'insérer la lettre suivante de M. Edmond Rostand, reproduite l'autre jour par le "Canada", d'après le "Figaro", de Paris. C'est une supplique adressée au ministre de l'Instruction Publique en faveur de Mendès, au moment où les admirateurs de ce poète sollicitaient pour lui le grade de commandeur de la Légion d'Honneur.

Monsieur le Ministre, Pardonnez à un solitaire de vouloir s'occuper encore, au fond de son paysage perdu, d'un autre bon couchant, mais il s'agit de Catulle Mendès, et moi je ne puis me tenir à l'écart de ce qui me touche. Mendès, c'est un grand poète, et moi je ne puis me tenir à l'écart de ce qui me touche. Mendès, c'est un grand poète, et moi je ne puis me tenir à l'écart de ce qui me touche.

Il n'en va plus de même s'il s'agit du jugement non motivé qui peut porter sur l'œuvre, et surtout sur le personnage, d'un Catulle Mendès. Il n'est pas besoin d'être grand poète, en effet, ni même d'être poète du tout, pour savoir que les trois quarts des livres de Mendès ne contiennent que de dignes polissonneries, et que cet individu-là a passé le plus clair de son existence à corrompre, par ses contes obscènes, les femmes et les enfants de son pays. Dans une société bien organisée, ce n'est pas le cordon de commandeur qu'il obtiendrait en maltraitant le public; c'est le fouet à sept miches.

L'intervention de M. Rostand en sa faveur s'explique cependant. Comme critique théâtral, Mendès occupait une position qui mettait pour ainsi dire à sa merci les écrivains dramatiques, si renommés qu'ils fussent, l'auteur de "Chanteclerc" y compris. Le succès de cette pièce pouvait dépendre, dans une large mesure, de la critique de Mendès, et M. Rostand avait donc tout intérêt à se ménager les bonnes grâces de ce potentat des lettres.

ASSURANCE-VIE AU CANADA

Le "Chronicle" vient de publier dans son numéro du 26 février les affaires des différentes compagnies d'assurance-vie en 1908, d'après leurs rapports.

De ce tableau, l'on a pris le rapport des plus grosses compagnies. Les chiffres de la North American ne sont pas publiés:

Table with 4 columns: Affaires payées au Canada, Assurance totale au Canada, Augmentation cours au Canada, and Augmentation cours au Canada. Rows include Canada Life, Confederation Life, Great West Life, Imperial Life, Mutual, and Sun Life.

La colonisation

Personne, du reste, n'a jamais prétendu que Mendès n'eût aucune qualité. Il en eut au contraire, et de grandes. Pendant quarante ans il a été le protecteur reconnu de tous les jeunes intellectuels: poètes, romanciers, dramaturges, artistes dramatiques, peintres ou sculpteurs. Beaucoup, parmi les plus grands, lui doivent leur succès et leur réputation.

De là à dire de lui, cependant, ce qu'en dit M. Rostand, il y a un abîme. Nous sommes bien prêt à reconnaître au poète début une certaine générosité de caractère qui survécut chez lui au triomphe des passions les plus dégradantes, mais ce que personne ne peut sérieusement contester, c'est que ses livres constituent un incomparable musée de toutes les corruptions humaines.

Il n'est pas en effet de charnier d'où s'exhale une odeur plus répoussante. Maupassant, à côté de celui-là, est un écrivain austère. Zola lui-même passerait pour chaste en comparaison de Mendès; car s'il écrivait de beaux et de choses immorales, il ne cessa du moins, jusqu'à la fin, d'obéir à une certaine conception de l'art, de garder un certain idéal, — à sa façon.

Il est amusant, quand on réfléchit à cela, de voir l'auteur de "La Princesse lointaine" défendre l'auteur de "Pour lire au bain" et l'auteur de "La Samaritaine" porter aux nues l'auteur de "Jupe courte". N'allons point, cependant, en vouloir à M. Rostand: un homme ne peut pas tout avoir, et quand il a montré, comme l'auteur de "Cyranos", tant de lyrisme et tant de virtuosité, on ne saurait en vérité exiger de lui qu'il fasse preuve, avec cela, de bon sens et de mesure.

Qu'ils passent lire à leurs femmes et à leurs filles les livres de l'illustre Catulle Mendès, et si d'ici à six mois leurs femmes et leurs filles n'ont point changé, je veux bien que le "Nationaliste" se trompe. Cependant, je ne crois pas que c'est cela qui arrivera. Je suis au contraire bien convaincu que d'ici à six mois leurs filles auront une toute nouvelle conception de la morale, et que, pour eux, ils porteront au front un "rayage" à faire envie aux cerfs les mieux empanachés.

Les devanures de magasins revêtent un éclat inaccoutumé à l'approche du printemps. Le cadre, souvent, en a été repeint à neuf et l'étalage n'en brille que mieux. La foule qui circule s'y arrête malgré elle, fascinée.

Elles ont tort de ne s'arrêter qu'à l'extérieur. Il n'en coûte absolument rien pour faire à l'intérieur une visite au cours de laquelle on découvreira tel article qu'on ne soupçonnerait pas, qui ne coûte vraiment pas cher et qui est très joli. On sort après avoir fait un marché avantageux.

Allez donc visiter le Palais de l'Amusement, 477 rue Sainte-Catherine Est.

Anatole nous écrit qu'il n'a rien changé à son habitude de vendre aux plus bas prix. Malgré le marasme glacial des affaires, il se réjouit d'un succès toujours grandissant. Il faut dire aussi que ses deux magasins, 79 et 321 rue Saint-Laurent, recèlent des trésors en fait de merceries pour hommes. Une visite fera de vous son client attitré.

Ceux de nos lecteurs qui ont des impressions à faire exécuter devraient demander nos prix avant

ELLES ENTRAINENT AUX AFFAIRES

La plupart des hommes s'appliquent à développer leurs forces intellectuelles au détriment de leurs forces physiques. Ils ne semblent pas convaincus que la perspicacité du jugement et la lucidité de la pensée dépendent autant du corps que du cerveau lui-même.

La somme de travail que le cerveau peut faire dépend beaucoup de l'état de santé du foie, des intestins des reins et de la peau. "Fruit-a-tives" sont du jus de fruits sous forme de tablettes. Elles agissent directement sur le foie, les intestins, les reins et la peau, et permettent à ces organes vitaux de débarrasser le système de toutes ses impuretés.

Carnot, modèleur de haute réputation en Europe. Excutera des œuvres en terre glaise sous les yeux du public, en s'aidant d'effets lumineux. Mlle Royal, acrobate sur anneaux romains. M. et Mme Burdicks, chants et danses, numéro de la plus complète originalité.

GRIEFS DE COLONS

Quand on a dépassé la borne il n'y a plus de limite, dit le proverbe, c'est vrai aussi pour l'injustice du gouvernement envers la colonisation. Sans parler de l'insouciance coupable avec laquelle il laisse cultiver les vices, celui de l'ivrognerie en particulier, parmi nos populations naissantes, le peu d'intérêt qu'il apporte à l'instruction primaire des enfants du colon, la mauvaise volonté, ou plutôt le parti-pris de nous laisser nous tuer dans les fondrières qu'on nomme encore chemins, la malhonnêteté évidente qu'il apporte à ne tenir aucune des promesses faites à l'électorat, au temps d'élection, ont, sans parler de toutes ces vilaines choses, nous voyons très souvent ce gouvernement se servir d'une variété, de poids et mesures, soit pour accomplir ses partisans, soit pour ruiner ou ignorer ceux qui ne sont pas sa chose, ou ne veulent pas se vendre.

En vue de nos prochaines améliorations, nous accorderons 15 p. c. de réduction sur Graphophones d'ici à 31 mars.

Graphophones d'occasion de \$5.00 en montant. A crédit ou au comptant. FOISY FRÈRES, Coin des rues Ste-Catherine Est et Saint-Jacques

LA COMPAGNIE DE Construction et de Pavages Modernes de Montréal. Construction d'Aqueducs, Pavages de Chaussées, Dalles de Trottoirs, etc.

FOURNITURE AUX VILLES et AUX MUNICIPALITÉS de dalles en pierre naturelle et artificielle, fabriquées d'après les procédés les plus modernes.

11 Place d'Armes, MONTREAL. Tél. Bell Main 5054. L'EXAMEN DES YEUX GRATIS Spécialement: Yeux Artificiels. AVIS: Cette annonce rapporte de 100 à 200 p. c. par dollar sur tous achats en lunetterie.

THEATRE NATIONAL. Grande saison de comédie. Première fois en français à Montréal: "Le lion et la souris". Pièce en 4 actes, par M. Louis Guyon. Superbe mise en scène. Nouveaux décors. Billets de série, 19 billets d'orchestre: \$5.00; bons à toutes les représentations.

Vues Animées NATIONOSCOPE. CHANSONS ILLUSTREES. COIN S. ANDRE ET S. CATHERINE. TEL EST 5219. PRIX POPULAIRES.

Redpath. Les sucres portant cette marque bien connue sont mis en paquets de grandeur commode pour les usages domestiques. Fabriqué par The Canada Sugar Refining Co. Ltd., Montréal.

JOHNSON & LEPAGE. Agents d'immobilier. Spécialité: Occasions d'affaires, Assurances-Feu. Bureau: 58 RUE SAINT-JACQUES, Montréal. Tél. Bell Main, 1406.

IMPRESSIONS En tous Genres. "Le Nationaliste". NOUS SOMMES en mesure de satisfaire les plus exigeants. Nos travaux d'impression sont bien faits et bien corrigés. Nos prix sont modérés.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM. Taux réduits. En vigueur du 1er mars jusqu'au 30 avril 1909 inclusivement.

LE PACIFIQUE CANADIEN. Ligne la plus courte, la meilleure. POUR HALIFAX, SAINT-JEAN ET AUTRES ENDROITS DES PROVINCES MARITIMES.

LES WAGONS-LITS POUR TOURISTES. Quittez Montréal les Lundis, Mercredis et Vendredis à 10.30 p.m., pour les passagers avant des billets de première ou de seconde classe pour CHICAGO et L'EST jusqu'à la Côte du Pacifique.

TAUX REDUITS. En vigueur à partir du 1er mars jusqu'au 30 avril 1909, inclusivement. VANCOUVER, VICTORIA, SEATTLE, VICTORIA, ORE., NELSON, ROSSLAND, SPOKANE, LOS ANGELES, MEXICO CITY, MEX.

L. LAFLEUR. LIMITEE. Importateur de quincaillerie, peintures, verreries, etc. 362-366 Notre-Dame Ouest. 13 à 57 rue Dupré Montréal.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE, 129 rue Saint-Jacques, près St. Bureau de Poste. Province de Québec, District de Montréal, Cour Supérieure, No 547. Florina Bibeau, épouse de Joseph Sylvestre, des Cités et District de Montréal, dûment autorisée à ester en Justice, a institué, ce jour, une action en séparation de biens contre son mari.



S'il faut l'en juger par son discours de l'autre jour, M. Rodolphe Roy n'éprouve pas moins de répugnance pour la logique que pour les bains de pieds.

Nos sénateurs ont encore cela de bon: leur élection ne coûte rien au pays.

Le Canada, après le mirloquois-fieux député de Soulanges accuse les nationalistes de combattre contre des moulins à vent. Le "Canada" n'a jamais dit si vrai.

Le directeur du "Nationaliste" a été payé le luxe d'un voyage à Québec mercredi passé. Il était à peine dans la capitale qu'une dépêche le rappelait à Montréal. Il ne regrette cependant pas son excursion après avoir vu la tête de M. Gouin durant le discours de M. Bourassa.

M. Mousseau, député de Soulanges, trouve absolument de son goût, s'il faut en croire la loi du libelle, il y a une chose, cependant, qu'il trouverait non moins de son goût: c'est un portefeuille dans le cabinet Gouin.

"Vous êtes brave parce que M. Turgeon est absent", disait à M. Armand Lavergne M. Kelly, député de Bonaventure, aspirant ministre, et l'un de ces hommes qui ne s'élèvent qu'en rampant.

Comme si nous étions responsables de la fuite honteuse du grand-turcoeur!

Il est un cas au moins où l'indemnité parlementaire représente tout juste ce que gagne son homme pendant six mois de l'année, durée ordinaire des sessions fédérales.

M. L.-O. David, greffier de la ville de Montréal, à \$3,000 par an, en touchant \$2,500 en qualité de sénateur. Seulement, pour lui, l'indemnité n'exclut pas un sou de traitement.

M. Mousseau ne cache pas, paraît-il, dans l'intimité, qu'il trouve "monstrueux et indigne d'un pays civilisé" notre loi du libelle. Cela ne l'a pas empêché de déclarer l'autre jour au Parlement qu'il trouvait admirable et parfaite cette même loi.

Parmi les écrivains désignés par le plébiscite de la "Patrie" comme dignes de figurer dans une académie canadienne-française, on en compte au moins une dizaine qui sont absolument opposés au projet du docteur Choquette. Citons seulement: Charles Gill, Albert Lézard, Louvigny de Montigny, L.-J. Doucet, Olivier Asselin, Albert Labege, — sans parler, bien entendu, de notre directeur.

M. Kelly, de Bonaventure, en est un. M. Mousseau, de Soulanges en est un autre.

M. Bourbeau-Rainville, gendre de Léon David et poète malgré Pégnase, exalte en vers la belle âme de son beau-père.

Comme ils sont en famille dans la "Revue Canadienne" — gendre et beau-père y voisinent — attendons-nous à y voir célébrer en prose de 1837-1838 l'exaltation poétique de M. Bourbeau-Rainville.

"Le Centurion", déjà paru par tranches dans l'"Action Sociale", reparait en volume dans les librairies.

"La Presse", qui aurait cru manquer aux plus élémentaires devoirs de charité qu'elle se doit à elle-même en disant un traité mort d'une œuvre publiée par l'"Action Sociale", publie morts et merveilleux de la même œuvre dès qu'elle se montre ailleurs.

"La Vigie" a découvert que les Nationalistes "ont essayé de s'emparer de l'Association Saint-Jean-Baptiste de Montréal", avec "un piètre résultat".

"La Vigie" croit évidemment que à Montréal comme à Québec on fourre de la politique jusque dans les conseils des sociétés patriotiques; mais elle devrait avoir au moins la décence de ne pas dénaturer les faits auxquels elle fait évidemment allusion.

M. Asselin était candidat aux dernières élections de la Saint-Jean-Baptiste, et le sentiment de l'assemblée lui était si favorable que l'opposition, s'il y en avait, n'a pas même demandé le vote, et que le directeur sortant, M. le Dr Gagnon, n'a même pas été proposé.

M. le Dr J.-Edmond Dubé, pas plus nationaliste que libéral ou conservateur (il n'a jamais fait de politique), mais soutenu par M. Asselin et ses amis comme candidat à la vice-présidence contre M. J.-J. Beauchamp, a passé par un vote de 65 contre 32.

Et maintenant, si M. Barthe veut savoir comment l'élection de MM. Dubé et Asselin a été accueillie à Montréal, il n'a qu'à venir passer quelques heures au milieu de nous: nous lui fournirons une garde du corps pour la circonstance.

LETTRE OUVERTE

A M. le Docteur Choquette

Monsieur, Vous prétendez savoir pourquoi vous n'êtes point nationaliste, et vous en donnez, dans le "Canada", trois raisons principales. Je m'en vais maintenant vous prouver, si vous voulez me suivre l'espace d'une colonne, ou bien que vous avez volontairement trompé vos lecteurs, ou bien que vous ne savez pas ce que vous disiez.

D'abord, vous ne pouvez pardonner à M. Bourassa, dites-vous, "d'avoir ridiculisé la création de nos nouvelles écoles industrielles et commerciales."

J'aurais compris ce reproche sous la plume de tout autre publiciste, ministériel ou non. De votre part, il se conçoit d'autant moins que vous proclamez vous-même, depuis de longues années, la prétendue inutilité de l'enseignement industriel et commercial au point de vue canadien-français. Ne dites-vous pas en effet dans le même article, à quelques lignes à peine de distance: "J'ai soutenu QU'IL N'Y AVAIT PAS D'ÉCOLES COMMERCIALES OU INDUSTRIELLES SUSCEPTIBLES DE NOUS TRANSFORMER EN HOMMES D'AFFAIRES."

Vous dites encore à M. Bourassa de vouloir "décapiter honteusement les quelques rares politiques que nous possédons", parce que, dites-vous, cela est de nature à nuire "au prestige de notre race et de notre vieille et fière province de Québec."

Vous me permettez de vous dire que je vous trouve extraordinaire. Quels sont, d'après vous, ces "politiques" illustres que M. Bourassa veut démolir? Serait-ce M. Weir, dont l'ineptie dans fond confine au prodige; M. Taschereau, que vous connaissez; M. Rodolphe Roy, dont les ministères eux-mêmes ne peuvent prononcer le nom sans sourire; M. Turgeon, réjugé au Conseil législatif; M. Gouin, assassin politique de son chef, M. Parent, et incarnation vivante de l'Egoïsme et de la Lâcheté? Ce sont ces gens-là, peut-être, que vous appelez nos "politiques"? Et c'est parce que nous les combattons, que vous nous accusez de détruire "le prestige de notre vieille et fière province de Québec"? Je vous répète que vous êtes extraordinaire.

Ainsi donc, d'après vous, le plus grand tort que l'on puisse faire à la race, ce n'est point de l'abrutir par le mensonge et par le préjugé, de l'appauvrir et de la dépeupler comme le font nos gouvernements actuels, mais c'est de découvrir ces iniquités à la face du ciel. D'après vous le scandale ne réside point dans le mal lui-même, mais bien dans le dévoilement du mal.

Prenons un autre exemple. Vous avez pour député, dans Rouville, M. Louis-Philippe Brodeur. Vous savez parfaitement que c'est un âne bête, qu'il représente, à Ottawa, à peu près tout ce qu'il y a de plus borné, de plus épais, de plus stupide dans la députation canadienne-française. Vous savez que ce monsieur a déployé au ministère de la Navigation un luxe d'ignorance et d'inconscience inconnu jusqu'à lui. Nous ne saurions donc, pour l'honneur du nom canadien-français, nous en débarrasser trop vite. Tel n'est point votre avis: vous voudriez au contraire que nous entourions jusqu'au bout de notre protection ce ministre qui nous discrédite et nous ridiculise aux yeux de tout le Canada. Vous devriez pourtant savoir, Monsieur le Docteur, que ce n'est point en cachant le mal qu'on peut le guérir, mais que c'est au contraire en portant dans la plaie le fer et le feu. Nous n'avons jamais obéi à une autre pensée en nous attaquant à certains hommes publics.

C'est bien à tort, en effet, que vous vous prétez une extrême répugnance à dire du bien de nos citoyens. Le "Nationaliste" n'a jamais perdu une occasion de faire l'éloge d'un peintre, d'un sculpteur, d'un poète de chez nous. Si se montre moins prodigue d'éloges à l'égard de vos chefs, c'est pour une raison bien simple. Il y a à l'heure présente, dans la Province de Québec, une trentaine de journaux, dont quatre grands quotidiens, qui n'ont pour ainsi dire pas d'autre raison d'être que d'exalter les bonnes actions du gouvernement. Un député, vous le savez, ne peut aujourd'hui prononcer une parole, un ministre ne peut faire un pas, sans qu' aussitôt toute la presse canadienne-française en choeur ne s'exalte sur l'éloquence du premier, sur la noble démarche du second. On vante les accents pathétiques de M. Donat Caron, de Matane; on n'a pas assez de beaux mots pour glorifier la distinction d'allures de M. Jules Allard, la distinction de langage de M. Alexandre Taschereau. La conséquence, c'est que, le samedi soir, tout le bien qu'il y aurait à dire de nos hommes publics a été dit cent fois. Le "Canada", le "Soleil" et la "Presse" ne nous ont absolument rien laissé.

—Par contre, il arrive assez fréquemment à ces messieurs de commettre des méfaits que les organes de votre parti s'efforcent de tenir dans l'ombre la plus impénétrable. Pour en dénoncer seulement la moitié, il faudrait chaque semaine dix journaux comme le nôtre. Allez-vous vous étonner, après cela, que le "Nationaliste" se consacre particulièrement à la critique?

—Mais je m'arrête. C'est un secret de polichinelle que la plupart des journalistes et députés qui nous combattent avec le

ministère du domaine public. C'est là, Monsieur, l'œuvre primordiale; tenter, dans notre Province, à l'heure présente, une entreprise en dehors de celle-ci, c'est vouloir poser le toit avant les fondations.

Vous reprochez à M. Bourassa de s'en être tenu surtout à cette question même "dans Rouville — en plein pays agricole, là où il n'y a ni un minerai, ni une épinière à exploiter". Vous ne comprenez pas, ou vous ne voulez pas comprendre, qu'il y a une seule manière d'être utile au cultivateur de Rouville comme à l'ouvrier de Montréal, et que c'est d'assurer d'abord au trésor public, par une réforme entière de l'administration, l'argent nécessaire à la réalisation des projets qui s'imposent aujourd'hui à l'attention. Oui, Monsieur, parfaitement! Et voilà comment l'exploitation des chutes d'eau, "de l'épinière et du minerai" est encore la question capitale même dans le comté de Rouville, "où il n'y a ni un minerai ni une épinière à exploiter".

Vous reprochez encore à M. Bourassa de vouloir "décapiter honteusement les quelques rares politiques que nous possédons", parce que, dites-vous, cela est de nature à nuire "au prestige de notre race et de notre vieille et fière province de Québec."

Vous me permettez de vous dire que je vous trouve extraordinaire.

Quels sont, d'après vous, ces "politiques" illustres que M. Bourassa veut démolir? Serait-ce M. Weir, dont l'ineptie dans fond confine au prodige; M. Taschereau, que vous connaissez; M. Rodolphe Roy, dont les ministères eux-mêmes ne peuvent prononcer le nom sans sourire; M. Turgeon, réjugé au Conseil législatif; M. Gouin, assassin politique de son chef, M. Parent, et incarnation vivante de l'Egoïsme et de la Lâcheté? Ce sont ces gens-là, peut-être, que vous appelez nos "politiques"? Et c'est parce que nous les combattons, que vous nous accusez de détruire "le prestige de notre vieille et fière province de Québec"? Je vous répète que vous êtes extraordinaire.

Ainsi donc, d'après vous, le plus grand tort que l'on puisse faire à la race, ce n'est point de l'abrutir par le mensonge et par le préjugé, de l'appauvrir et de la dépeupler comme le font nos gouvernements actuels, mais c'est de découvrir ces iniquités à la face du ciel. D'après vous le scandale ne réside point dans le mal lui-même, mais bien dans le dévoilement du mal.

Prenons un autre exemple. Vous avez pour député, dans Rouville, M. Louis-Philippe Brodeur. Vous savez parfaitement que c'est un âne bête, qu'il représente, à Ottawa, à peu près tout ce qu'il y a de plus borné, de plus épais, de plus stupide dans la députation canadienne-française. Vous savez que ce monsieur a déployé au ministère de la Navigation un luxe d'ignorance et d'inconscience inconnu jusqu'à lui. Nous ne saurions donc, pour l'honneur du nom canadien-français, nous en débarrasser trop vite. Tel n'est point votre avis: vous voudriez au contraire que nous entourions jusqu'au bout de notre protection ce ministre qui nous discrédite et nous ridiculise aux yeux de tout le Canada. Vous devriez pourtant savoir, Monsieur le Docteur, que ce n'est point en cachant le mal qu'on peut le guérir, mais que c'est au contraire en portant dans la plaie le fer et le feu. Nous n'avons jamais obéi à une autre pensée en nous attaquant à certains hommes publics.

C'est bien à tort, en effet, que vous vous prétez une extrême répugnance à dire du bien de nos citoyens. Le "Nationaliste" n'a jamais perdu une occasion de faire l'éloge d'un peintre, d'un sculpteur, d'un poète de chez nous. Si se montre moins prodigue d'éloges à l'égard de vos chefs, c'est pour une raison bien simple. Il y a à l'heure présente, dans la Province de Québec, une trentaine de journaux, dont quatre grands quotidiens, qui n'ont pour ainsi dire pas d'autre raison d'être que d'exalter les bonnes actions du gouvernement. Un député, vous le savez, ne peut aujourd'hui prononcer une parole, un ministre ne peut faire un pas, sans qu' aussitôt toute la presse canadienne-française en choeur ne s'exalte sur l'éloquence du premier, sur la noble démarche du second. On vante les accents pathétiques de M. Donat Caron, de Matane; on n'a pas assez de beaux mots pour glorifier la distinction d'allures de M. Jules Allard, la distinction de langage de M. Alexandre Taschereau. La conséquence, c'est que, le samedi soir, tout le bien qu'il y aurait à dire de nos hommes publics a été dit cent fois. Le "Canada", le "Soleil" et la "Presse" ne nous ont absolument rien laissé.

—Par contre, il arrive assez fréquemment à ces messieurs de commettre des méfaits que les organes de votre parti s'efforcent de tenir dans l'ombre la plus impénétrable. Pour en dénoncer seulement la moitié, il faudrait chaque semaine dix journaux comme le nôtre. Allez-vous vous étonner, après cela, que le "Nationaliste" se consacre particulièrement à la critique?

—Mais je m'arrête. C'est un secret de polichinelle que la plupart des journalistes et députés qui nous combattent avec le

ministère du domaine public. C'est là, Monsieur, l'œuvre primordiale; tenter, dans notre Province, à l'heure présente, une entreprise en dehors de celle-ci, c'est vouloir poser le toit avant les fondations.

Vous reprochez à M. Bourassa de s'en être tenu surtout à cette question même "dans Rouville — en plein pays agricole, là où il n'y a ni un minerai, ni une épinière à exploiter". Vous ne comprenez pas, ou vous ne voulez pas comprendre, qu'il y a une seule manière d'être utile au cultivateur de Rouville comme à l'ouvrier de Montréal, et que c'est d'assurer d'abord au trésor public, par une réforme entière de l'administration, l'argent nécessaire à la réalisation des projets qui s'imposent aujourd'hui à l'attention. Oui, Monsieur, parfaitement! Et voilà comment l'exploitation des chutes d'eau, "de l'épinière et du minerai" est encore la question capitale même dans le comté de Rouville, "où il n'y a ni un minerai ni une épinière à exploiter".

Vous reprochez encore à M. Bourassa de vouloir "décapiter honteusement les quelques rares politiques que nous possédons", parce que, dites-vous, cela est de nature à nuire "au prestige de notre race et de notre vieille et fière province de Québec."

Vous me permettez de vous dire que je vous trouve extraordinaire.

Quels sont, d'après vous, ces "politiques" illustres que M. Bourassa veut démolir? Serait-ce M. Weir, dont l'ineptie dans fond confine au prodige; M. Taschereau, que vous connaissez; M. Rodolphe Roy, dont les ministères eux-mêmes ne peuvent prononcer le nom sans sourire; M. Turgeon, réjugé au Conseil législatif; M. Gouin, assassin politique de son chef, M. Parent, et incarnation vivante de l'Egoïsme et de la Lâcheté? Ce sont ces gens-là, peut-être, que vous appelez nos "politiques"? Et c'est parce que nous les combattons, que vous nous accusez de détruire "le prestige de notre vieille et fière province de Québec"? Je vous répète que vous êtes extraordinaire.

Ainsi donc, d'après vous, le plus grand tort que l'on puisse faire à la race, ce n'est point de l'abrutir par le mensonge et par le préjugé, de l'appauvrir et de la dépeupler comme le font nos gouvernements actuels, mais c'est de découvrir ces iniquités à la face du ciel. D'après vous le scandale ne réside point dans le mal lui-même, mais bien dans le dévoilement du mal.

Prenons un autre exemple. Vous avez pour député, dans Rouville, M. Louis-Philippe Brodeur. Vous savez parfaitement que c'est un âne bête, qu'il représente, à Ottawa, à peu près tout ce qu'il y a de plus borné, de plus épais, de plus stupide dans la députation canadienne-française. Vous savez que ce monsieur a déployé au ministère de la Navigation un luxe d'ignorance et d'inconscience inconnu jusqu'à lui. Nous ne saurions donc, pour l'honneur du nom canadien-français, nous en débarrasser trop vite. Tel n'est point votre avis: vous voudriez au contraire que nous entourions jusqu'au bout de notre protection ce ministre qui nous discrédite et nous ridiculise aux yeux de tout le Canada. Vous devriez pourtant savoir, Monsieur le Docteur, que ce n'est point en cachant le mal qu'on peut le guérir, mais que c'est au contraire en portant dans la plaie le fer et le feu. Nous n'avons jamais obéi à une autre pensée en nous attaquant à certains hommes publics.

C'est bien à tort, en effet, que vous vous prétez une extrême répugnance à dire du bien de nos citoyens. Le "Nationaliste" n'a jamais perdu une occasion de faire l'éloge d'un peintre, d'un sculpteur, d'un poète de chez nous. Si se montre moins prodigue d'éloges à l'égard de vos chefs, c'est pour une raison bien simple. Il y a à l'heure présente, dans la Province de Québec, une trentaine de journaux, dont quatre grands quotidiens, qui n'ont pour ainsi dire pas d'autre raison d'être que d'exalter les bonnes actions du gouvernement. Un député, vous le savez, ne peut aujourd'hui prononcer une parole, un ministre ne peut faire un pas, sans qu' aussitôt toute la presse canadienne-française en choeur ne s'exalte sur l'éloquence du premier, sur la noble démarche du second. On vante les accents pathétiques de M. Donat Caron, de Matane; on n'a pas assez de beaux mots pour glorifier la distinction d'allures de M. Jules Allard, la distinction de langage de M. Alexandre Taschereau. La conséquence, c'est que, le samedi soir, tout le bien qu'il y aurait à dire de nos hommes publics a été dit cent fois. Le "Canada", le "Soleil" et la "Presse" ne nous ont absolument rien laissé.

—Par contre, il arrive assez fréquemment à ces messieurs de commettre des méfaits que les organes de votre parti s'efforcent de tenir dans l'ombre la plus impénétrable. Pour en dénoncer seulement la moitié, il faudrait chaque semaine dix journaux comme le nôtre. Allez-vous vous étonner, après cela, que le "Nationaliste" se consacre particulièrement à la critique?

—Mais je m'arrête. C'est un secret de polichinelle que la plupart des journalistes et députés qui nous combattent avec le

ministère du domaine public. C'est là, Monsieur, l'œuvre primordiale; tenter, dans notre Province, à l'heure présente, une entreprise en dehors de celle-ci, c'est vouloir poser le toit avant les fondations.

Vous reprochez à M. Bourassa de s'en être tenu surtout à cette question même "dans Rouville — en plein pays agricole, là où il n'y a ni un minerai, ni une épinière à exploiter". Vous ne comprenez pas, ou vous ne voulez pas comprendre, qu'il y a une seule manière d'être utile au cultivateur de Rouville comme à l'ouvrier de Montréal, et que c'est d'assurer d'abord au trésor public, par une réforme entière de l'administration, l'argent nécessaire à la réalisation des projets qui s'imposent aujourd'hui à l'attention. Oui, Monsieur, parfaitement! Et voilà comment l'exploitation des chutes d'eau, "de l'épinière et du minerai" est encore la question capitale même dans le comté de Rouville, "où il n'y a ni un minerai ni une épinière à exploiter".

Vous reprochez encore à M. Bourassa de vouloir "décapiter honteusement les quelques rares politiques que nous possédons", parce que, dites-vous, cela est de nature à nuire "au prestige de notre race et de notre vieille et fière province de Québec."

Vous me permettez de vous dire que je vous trouve extraordinaire.

Quels sont, d'après vous, ces "politiques" illustres que M. Bourassa veut démolir? Serait-ce M. Weir, dont l'ineptie dans fond confine au prodige; M. Taschereau, que vous connaissez; M. Rodolphe Roy, dont les ministères eux-mêmes ne peuvent prononcer le nom sans sourire; M. Turgeon, réjugé au Conseil législatif; M. Gouin, assassin politique de son chef, M. Parent, et incarnation vivante de l'Egoïsme et de la Lâcheté? Ce sont ces gens-là, peut-être, que vous appelez nos "politiques"? Et c'est parce que nous les combattons, que vous nous accusez de détruire "le prestige de notre vieille et fière province de Québec"? Je vous répète que vous êtes extraordinaire.

Ainsi donc, d'après vous, le plus grand tort que l'on puisse faire à la race, ce n'est point de l'abrutir par le mensonge et par le préjugé, de l'appauvrir et de la dépeupler comme le font nos gouvernements actuels, mais c'est de découvrir ces iniquités à la face du ciel. D'après vous le scandale ne réside point dans le mal lui-même, mais bien dans le dévoilement du mal.

Prenons un autre exemple. Vous avez pour député, dans Rouville, M. Louis-Philippe Brodeur. Vous savez parfaitement que c'est un âne bête, qu'il représente, à Ottawa, à peu près tout ce qu'il y a de plus borné, de plus épais, de plus stupide dans la députation canadienne-française. Vous savez que ce monsieur a déployé au ministère de la Navigation un luxe d'ignorance et d'inconscience inconnu jusqu'à lui. Nous ne saurions donc, pour l'honneur du nom canadien-français, nous en débarrasser trop vite. Tel n'est point votre avis: vous voudriez au contraire que nous entourions jusqu'au bout de notre protection ce ministre qui nous discrédite et nous ridiculise aux yeux de tout le Canada. Vous devriez pourtant savoir, Monsieur le Docteur, que ce n'est point en cachant le mal qu'on peut le guérir, mais que c'est au contraire en portant dans la plaie le fer et le feu. Nous n'avons jamais obéi à une autre pensée en nous attaquant à certains hommes publics.

C'est bien à tort, en effet, que vous vous prétez une extrême répugnance à dire du bien de nos citoyens. Le "Nationaliste" n'a jamais perdu une occasion de faire l'éloge d'un peintre, d'un sculpteur, d'un poète de chez nous. Si se montre moins prodigue d'éloges à l'égard de vos chefs, c'est pour une raison bien simple. Il y a à l'heure présente, dans la Province de Québec, une trentaine de journaux, dont quatre grands quotidiens, qui n'ont pour ainsi dire pas d'autre raison d'être que d'exalter les bonnes actions du gouvernement. Un député, vous le savez, ne peut aujourd'hui prononcer une parole, un ministre ne peut faire un pas, sans qu' aussitôt toute la presse canadienne-française en choeur ne s'exalte sur l'éloquence du premier, sur la noble démarche du second. On vante les accents pathétiques de M. Donat Caron, de Matane; on n'a pas assez de beaux mots pour glorifier la distinction d'allures de M. Jules Allard, la distinction de langage de M. Alexandre Taschereau. La conséquence, c'est que, le samedi soir, tout le bien qu'il y aurait à dire de nos hommes publics a été dit cent fois. Le "Canada", le "Soleil" et la "Presse" ne nous ont absolument rien laissé.

—Par contre, il arrive assez fréquemment à ces messieurs de commettre des méfaits que les organes de votre parti s'efforcent de tenir dans l'ombre la plus impénétrable. Pour en dénoncer seulement la moitié, il faudrait chaque semaine dix journaux comme le nôtre. Allez-vous vous étonner, après cela, que le "Nationaliste" se consacre particulièrement à la critique?

servi, personne ne le revit plus; et Bausset poussa l'audace jusqu'au point d'en refuser copie sous prétexte qu'elle appartenait au Conseil, et qu'elle ne pouvait être rendue publique.

Depuis, Bausset garde ce document dans son sous-gref; il y a trois semaines qu'il y est; il y a trois semaines qu'on l'a injustement, illégalement livré à une Commission, que Bausset le garde de peur de laisser voir ce qu'il contient.

Le czar, comme toujours, a opéré dans l'ombre, il a craint une discussion au grand jour, en séance du Conseil, après avoir profité de ce coup de procédure canaille. On s'explique maintenant la docilité avec laquelle, Louis, a présenté au Conseil la motion que René lui avait mise dans les mains pour se faire payer un voyage de famille à Paris.

On aurait tort de croire que ces saletés administratives sont des exceptions; il y a à long terme, trop longtemps que le régime de Bausset dure à l'Hôtel-de-Ville. Toutefois, ce n'est que depuis l'avènement au pouvoir de l'échevin L.-A. Lapointe que ces excès sont aussi cyniquement commis.

On comprend maintenant pourquoi le président de la Commission des Finances ne veut pas d'enquête Bausset en dépit de la promesse solennelle qu'il a donnée au Conseil.

C'est à l'alliance de ces deux hommes, à ses conséquences, qu'il faut attribuer le malaise, la méfiance que les citoyens ressentent depuis la chérierie de l'échevin Lapointe, et le désir qu'éprouvent les échevins de secouer le joug d'un pareil chef.

JULIES HELBRONNER.

Le Baron de l'Épine

et la Commission Royale de l'Abbitibi

Château de la CHARNEUSE, Géminie, Province de Namur, BELGIQUE, ce 20 février 1909.

A Son Honneur Sir Alphonse PELLETIER, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec, QUEBEC.

Monsieur le Lieutenant-Gouverneur, Veuillez me permettre de vous exposer respectueusement ce qui suit:

Par lettres patentes du 23 octobre 1908, Votre Honorable prédécesseur instituait une Commission Royale chargée de s'enquérir de l'exactitude de certains faits invoqués par la défense dans la cause du Roi contre Asselin, devant la Cour du Banc du Roi, siégeant à Québec en mai 1907.

L'article 3 des susdites lettres patentes, confère à cette Commission Royale le pouvoir d'émettre des commissions rogatoires pour l'examen sous serment de personnes à l'étranger.

Cette prérogative me dispensait tout naturellement de me rendre à l'invitation qui m'avait été adressée, par ladite Commission Royale, de comparaître, comme témoin, devant elle, à Québec.

Je n'avais aucune raison de traverser l'Océan pour aller répondre à des questions qui pouvaient aussi bien m'être posées en Belgique.

Mais il survint qu'un de mes compatriotes, M. De Jardin, d'Anvers, invité également comme témoin dans cette même affaire, crut devoir se rendre à Québec pour y être entendu.

À la suite de ses témoignages, sans attendre le rapport des honorables Commissaires royaux, les journaux ministériels de Québec et de Montréal s'empressèrent de publier que les déclarations de M. De Jardin étaient en contradiction avec celles que j'avais faites, précédemment, devant la Cour du Banc du Roi en mai 1907.

Or, j'entends affirmer: Que tous mes témoignages sont scrupuleusement conformes à la vérité; et qu'ils sont, d'ailleurs, corroborés par un très grand nombre de documents dont M. De Jardin a reconnu l'authenticité.

Il n'est donc pas possible que les déclarations de mon compatriote contredissent les miennes; si une telle interprétation était donnée à ses paroles, il m'appartiendrait de l'obliger, comme j'en ai le moyen, soit à se rétracter, soit à s'expliquer plus clairement.

J'attends, pour prendre une décision, d'être mis en possession du rapport de la Commission Royale ci-dessus mentionnée, et je viens, très respectueusement, vous le demander.

Je me refuse à admettre la possibilité que les honorables commissaires royaux aient laissé primer leur mandat sans avoir rédigé un rapport: n'est-il pas de la plus élémentaire justice que celui-ci voie le jour?

En terminant, je veux profiter encore de cette occasion pour protester de toutes mes forces contre les injustices dont le gouvernement de Québec m'a abrévisé, en reconnaissance de cinq années de loyaux services et en échange des promesses formelles qu'il m'avait faites. Je proteste contre les accusations de parjure dont j'ai été l'objet; je proteste enfin contre les conclusions de la commission Dupuis qui, en février 1907, a commis à mon égard une flagrante erreur. Seul, dans cette affaire, j'ai dit la vérité.

Daignez agréer, Monsieur le Lieutenant-Gouverneur, l'hommage de mon profond respect et l'assurance de ma plus haute considération.

Baron de l'ÉPINE.

Après avoir démontré qu'une série de mensonges n'éclaircissent point l'échevin L.-A. Lapointe, je vais montrer comment, avec la complicité de son ami le sous-greffier Bausset, il se sert malhonnêtement, et toujours pour satisfaire sa vengeance, de documents, substraits au Conseil.

La Commission de l'Hôtel-de-Ville, que les mensonges du czar avaient mise dans l'embarras, demanda au Conseil des instructions positives concernant M. de Montigny. Le Conseil envoya cette demande au fameux "Département en Loi" pour obtenir son opinion.

Cette opinion, qui appartenait au Conseil, qui n'aurait dû être livrée qu'au Conseil, fut remise, je ne sais comment, ni par qui, à la Commission de l'Hôtel-de-Ville, à une séance à laquelle, par le plus grand des hasards, assistait l'échevin L.-A. Lapointe.

Là, le czar battait pour que M. de Montigny fut remercié séance tenante. L'opinion du Département en Loi ayant

Ouverture d'un Nouveau Magasinde Nouveautés....

Succursale MAISON VIAU, [A l'ancien magasin de J. A. Lecompte.] 209, RUE STE-CATHERINE EST.

RÉDUCTION SPÉCIALE DURANT CETTE VENTE D'OUVERTURE DANS LES Cotons, Broderies, Dentelles, Rubans et Lingerie.

Succursale Maison Viau, 209 RUE STE-CATHERINE EST, près rue Sauguet.

Voici l'Originale, Unique et ... Parfaite ...

Rotissoire a Pain

Pour Fourneaux à Gaz, Huile ou Gazoline Elle grille quatre tranches de pain à la fois sur le même feu, et un pain entier en trois minutes. Le pain ainsi traité n'exhale aucune odeur de fumées. Un enfant peut s'en servir, tout l'ouvrage est simple à faire. PRIX: 50 CTS. ARGENT RETOURNÉ SI ON N'EST PAS SATISFAIT.

L. J. A. SURVEYER. Marchand de Quincaillerie. BOULEVARD ST-LAURENT, A DEUX PORTES DE LA RUE CRAIC.

Grande Ouverture — DU — NOUVEAU MAGASIN

SPECIALITÉ, A CETTE OCCASION, DE CHAUSSURES NOIRES ET JAUNES, POUR DAMES OU MESSIEURS, A

\$3.50 Aussi, les plus hautes nouveautés: de \$4.00 à \$6.00.

THOMAS DUSSAULT, - (successeur de W. H. Stewart.) 281, RUE STE-CATHERINE EST, MONTRÉAL.

"JE DIS TOUT"

UNE NOUVELLE REVUE MENSUELLE QUI A POUR DIRECTEUR L'ARCHICÈPTE JOS-ART, GODIN.

A ceux qui intéressent le progrès des idées et des choses humaines en général, à ceux qui intéressent les questions scientifiques et économiques, l'orientation de la politique internationale et de notre politique canadienne, à ceux aussi qui intéressent les choses municipales, à ceux encore qui intéressent toutes questions concernant notre société et nos mœurs, en même temps que toute manifestation artistique ou intellectuelle, à tous ceux enfin qui intéressent l'Art et la Vie, "Je dis tout" sonne l'appel!

Cette revue a recruté des dessinateurs et des écrivains, non parmi ces vieux artistes ou ces barbaques d'un autre âge; encore moins parmi ces jeunes barbouilleurs dont l'avenir est derrière eux; mais, parmi les nouveaux, ceux dont le travail, l'expérience et la réflexion ont mûri la pensée.

A Paris, on a "Je dis tout". Nous aurons, à Montréal, "Je dis tout", qui, pour être à la portée de toutes les bourses, se vendra cinq sous. Le premier numéro paraîtra le 15 du courant.

La FIN des CHATEAUX Notre palais de glace est démoli. Il n'a guère vécu plus qu'un vulgaire château en Espagne; et les touristes que nous a amenés le carnaval s'attardent à voir fondre les tourelles et les créneaux du palais qui fut, durant quinze jours, le rendez-vous de toute la population de Montréal et de nos milliers d'étrangers.

Mais les visiteurs ont pris le chemin du Café Saint-Gabriel, ont fait connaissance avec Bonneville, le patron sympathique de cet établissement, et ils peuvent ainsi prolonger leur séjour à Montréal et bouillottes comme des princes à des prix dont ils ne se font pas une idée. La bonne chère à des prix modiques, ça ne se trouve pas partout; aussi devons-nous rendre grâce à Bonneville d'avoir solutionné ce grand problème du bien-être.

Giboulées de mars — c'est le printemps qui vient. Le Nord nous a soufflé ses dernières rafales; l'hiver a fait ses dernières mauvaises humeurs; et le Soleil rigole des dernières rigueurs de la bise. Le printemps s'en vient; la joie renaît; la nature va revivre; les rois vont reprendre leurs trônes; les vitrines renouvelent leurs étalages. C'est le printemps. Les marchands vont bientôt se précipiter à briser leur devanture et de proclamer de l'ombre aux joyeux passants et aux jolies promeneuses qui s'arrêtent aux vitrines. Donnons-leur un bon conseil, avisons-les de s'adresser immédiatement à Alex. Miller, 45, rue Saint-Gabriel. Tél. Main 4629. Les premiers venus seront les premiers servis. Car si Miller est